

ment, surveillez bien la côte. Dans quatre jours, la flotte anglaise sera en vue de Roscoff. J'ai donné mes ordres à Jean. Vous lui obéirez comme à moi-même. C'est lui qui fournira les preuves de la trahison.

— Mais, vous-même, qu'allez-vous devenir ? Allons-vous vous laisser entre les mains de ces coquins-là ?

— Ne soyez pas inquiets si vous ne me voyez pas pendant cinq jours. Seulement, comme je ne sais pas où l'on me mène, surveillez-les, et si dans cinq jours je n'ai pas reparu, alors je ne vous défends pas de venir me délivrer. Maintenant, va rejoindre les camarades ; communique-leur mes paroles et empêche-les de mal en s'emportant.

Le Hélo s'éloigna du jeune chef comme il était venu le trouver, sans qu'aucun des gardiens essayât de s'y opposer.

Qu'eussent-ils pu faire, d'ailleurs ? La situation n'était pas seulement critique, elle était surtout bizarre. En fait, c'était leur prisonnier qui était leur sauvegarde et leur protection. Ou, pour mieux dire, ces cinquante hommes, si imprudemment engagés dans cette périlleuse aventure, étaient eux-mêmes les prisonniers de cette foule, qui n'avait qu'à se resserrer sur eux pour les écraser.

Et c'était un défilé aussi pittoresque qu'effrayant que cette marche nocturne aux flambeaux de cinquante soldats emmenant un captif entre une double haie de douze à quinze cents hommes armés et hostiles, n'attendant qu'un signal pour arracher ce captif de leurs mains et les exterminer eux-mêmes jusqu'au dernier, sans pitié comme sans remords.

On atteignit enfin le bord de la mer. Dans cette nuit sans lune, sous ce ciel chargé de nuées, l'Océan, noir et dense, était horrible à voir. Les lueurs des torches s'y traînèrent en longues lignes sanglantes qui se mirent à danser sur la crête des vagues. Aux yeux déjà pleins de terreurs superstitieuses, elles firent surgir des visions surnaturelles, des fantômes hideux pareils aux formes menaçantes du cauchemar.

Au long d'une jetée rudimentaire, au pied d'un môle fait de blocs énormes entassés l'un sur l'autre sans ciment, et séparant de la grève nue le port véritable où se pressaient une cinquantaine de barques de pêche, un bâtiment de trois cents tonneaux environ, lourd et plus que médiocrement gréé, se balançait gauchement sur son ancre.

C'était ce bâtiment qui avait apporté les cinquante gardes nationaux et leurs chefs.

Une planche mal assujettie, tremblante sous les pieds, était l'unique passerelle reliant le quai au pont du navire.

Au moment où la troupe l'atteignit, et lorsque les premiers soldats eurent franchi la passerelle, un frisson courut dans la foule.

Alain Prigent avait déjà placé le pied sur la planche branlante.

Une sorte de rauque sanglot, ou plutôt de rugissement étranglé, jaillit de toutes ces poitrines hale-tantes.

— Faut pas le laisser partir ! gronda une voix dans la multitude houleuse.

Et vingt clameurs furieuses y répondirent avec un effrayant unisson.

— Non ! faut pas le laisser partir ! Allons ! Houp ! Hardi les gars ! Un bon coup d'épaule !

— A l'eau les bleus ! A nous le navire des faillits chiens ! A l'eau les calfats !

Un mouvement d'attaque se dessina rapidement. La masse exaspérée se serra sur le petit groupe de soldats.

Ce fut une seconde d'indicible angoisse. Les ténèbres empêchèrent les assaillants de voir les faces livides de Killerton et de ses amis.

D'un mouvement machinal les gardes nationaux groupèrent et apprêtèrent leurs armes.

C'était un acte instinctif, mais aussi imprudent qu'inutile.

Imprudent, car, bien qu'il fût l'effet d'une spontanéité naturelle, due à l'esprit de conservation, au sentiment de défense personnelle, il ressemblait à une provocation, à un défi, ce qui eût déchaîné immédiatement l'orage populaire.

Inutile, car de quel secours pouvaient-ils attendre l'intervention, entourés, ou pour mieux dire, enveloppés comme ils l'étaient de masses formidables ? Quelle résistance pouvaient-ils opposer, eux habitants des villes, à ces hommes rompus dès l'enfance à toutes les rudesses du métier de la mer ? Si ces marins nés voulaient enlever le navire, qui donc pouvait empêcher l'abordage ?

Au moment où les fusils se relevèrent, une furieuse clameur monta de la foule.

— A mort ! rugit-elle. Tue, tue les bleus ! Croche dans la coque ! Faut brûler le bateau maudit !

En même temps, une irrésistible poussée se produisit. En un clin d'œil, les gardes nationaux virent un cercle de fer les enserrer. Incapables de se défendre, de bouger même, ils se virent acculés à l'arête du môle. Au dessous c'était l'eau noire.

Brusquement, Alain se dégagea, et, marchant vers la foule exaspérée :

— Est-ce donc ainsi qu'on obéit aux chefs ? cria-t-il. N'ai-je pas ordonné de laisser faire ?

Le cercle menaçant se desserra. Un cri sinistre pourtant s'éleva des profondeurs de la multitude.

— Prends garte à toi, Alain Prigent ! Il ne faut pas tenter Dieu et marcher sur la planche de la guilotine !

C'était une sombre allusion à l'étroite passerelle qui reliait le bateau à la jetée.

Une voix fit écho à ses paroles, une voix de femme coupée de plaintes et de sanglots. Elle disait :

— Alain ! Alain ! pourquoi partez-vous ? Restez ?

Le jeune homme reconnut cette voix éperdue, celle de Mapiouank, celle d'Ameline.

Une douleur immense l'envahit. Jamais il n'avait senti aussi puissamment la force de son affection.

Il refoula ses lieutenants, et, afin de s'arracher à ces causes de trouble, montra lui-même à l'officier qui commandait le détachement le pont du navire. Avec une froide politesse, il l'invita à y monter.

— Faites embarquer vos hommes, Monsieur. Ils y seront plus en sûreté qu'ici.

L'officier hésita ; mais il y avait péril en la demeure. Il poussa donc les soldats dans le navire, demeura seul à côté du prisonnier.

Et l'on vit ce corollaire final du stupéfiant spectacle, le captif volontaire se faisant la sauvegarde de ses geôliers.

— Au revoir, mes gars ! cria Alain en franchissant à son tour l'étroite passerelle.

La foule frémit et gronda ; mais, cette fois, elle obéit aux ordres du chef. Aucune tentative d'agression n'eut lieu.

A bord du bâtiment, on leva l'ancre. Une brise plus fraîche soufflait du Sud-ouest, bon vent de départ. Le bateau s'élança dans la nuit.

Quand il fut à dix encablures de la côte, Killerton et ses acolytes s'approchèrent du prisonnier.

Alain s'était assis sur une façon de banc au pied de l'artimon. Il les regarda venir avec un sourire de mépris aux lèvres.

— Vous avez eu une fière peur, n'est-ce pas, Milord ? railla-t-il.

L'Anglais serra le poing avec un geste de rage.

S'il n'eût écouté que sa colère, l'audacieux captif eût été promptement jeté, pieds et mains liés, par-dessus bord. C'était encore la solution la plus simple au terrible problème qui angoissait l'âme du gentilhomme félon. Alain mort, son silence était assuré.

Mais ni Killerton, ni Saint-Julien, ni Gregh, ni le notaire, n'aurait osé donner un pareil ordre.

Les soldats et leur officier y auraient certainement mis obstacle. Tous ces hommes, bons patriotes au fond, n'avaient obéi qu'à contre-cœur et croyant servir la patrie, non les haines du louche personnage qui les dirigeait. Ce prisonnier, ils ne s'en cachaient pas, leur était sympathique.

N'est-ce pas lui, en effet, qui venait de les arracher à la mort ? Jeune et beau, connu non seulement sur la côte, où il était roi, mais dans les campagnes et les villes, où l'on racontait de lui des prouesses fabuleuses, Alain Prigent ne leur semblait pas fait pour être livré aux sordides juges de Brest et pour passer

de leurs mains dans celles du bourreau et ses aides. Ils avaient honte de l'odieux métier qu'on leur faisait faire.

Un sergent s'approcha tout doucement du jeune homme, et, l'attirant près du bastingage, lui souffla ces quelques mots à l'oreille :

— Écoute, citoyen. Nous te sommes tous reconnaissants ici de ce que tu as fait pour nous. Tu es bon nageur et tu connais la côte. Si le cœur t'en dit, pique une tête par-dessus bord. Nous n'irons pas à ta recherche, et tu nous ôteras un fameux poids de dessus le cœur.

Un beau regard d'estime et de gratitude s'alluma dans les yeux un peu tristes d'Alain. Il tendit la main au soldat.

— Tu es un brave homme, toi, mon camarade. Remercie les autres en mon nom. Je ne m'évaderai pas. Puisqu'on est venu me prendre pour me mener aux juges, je veux que les juges s'en mêlent. Ils ont une grande œuvre à accomplir, et je me suis juré de leur livrer les traîtres.

Et, en prononçant ces mots, il se tournait vers le groupe que formaient à l'avant Killerton et ses complices. Ce regard donnait une formidable signification à son accusation. Il était impossible de se faire plus nettement accusateur.

Des soldats s'étaient rassemblés autour de leur sous-officier. Celui-ci tressaillit, et, plus bas encore, murmura à l'oreille de Prigent :

— Tu dois avoir raison, mais tu joues un terrible jeu. Cet homme est tout-puissant. Il te perdra, et tu te livres toi-même entre ses mains.

— Nous verrons bien ! répliqua le jeune chef avec fierté. Je n'ai rien à me reprocher, moi. Lui, il a du sang sur les mains et de l'or anglais plein ses poches.

Cependant le navire poursuivait sa route. La brise croissait de minute en minute, enfant ses voiles. Une heure n'était pas écoulée que la vigie de misaine signalait le feu de l'île de Ratz, et, en arrière, les maisons encore éclairées de Roscoff.

Puis le navire doublait la dangereuse pointe et s'engageait dans le non moins dangereux archipel qui s'éparpille dans l'estuaire de la rivière de Morlaix.

Les matelots qui formaient son équipage, n'en avaient aucune habitude. C'étaient, pour la plupart, des marins d'occasion ou de rencontre, ignorants des circonspections et des minutieuses prudences qu'exige la pratique de la mer.

Or, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la navigation des côtes, encore si périlleuse de nos jours, l'était mille fois davantage.

Aucun des travaux exécutés depuis par les ponts et chaussées, n'était même commencé. Nulle balise, nul signal, nul feu ne révélait la présence des récifs et des hauts-fonds de sables ou de roches. Il fallait avoir étudié longuement les cartes marines, d'ailleurs fort bien faites, pour pouvoir diriger une embarcation dans ces chenaux étroits, courant au milieu du dédale de pierres dont les eaux françaises sont parsemées.

Pour avoir étudié ces cartes, il fallait être pilote, assurément, ou officier de la marine royale.

Car, à cette époque, la pratique de la mer était requise, plus rigoureusement encore que de nos jours, des jeunes hommes que la vocation appelait à bord des hautes frégates, des lourdes corvettes à quarante et cent canons. La vapeur ne prêtait point son puissant concours à l'art du navigateur.

Et, cette nuit-là, le seul véritable marin qui fût à bord du brick le *Sans-Culotte* était précisément Alain Prigent de Bocenno.

L'épisode le plus émouvant de la légende de Guillaume Tell allait se reproduire.

Après avoir sauvé ses gardiens sur terre, le captif allait encore les sauver sur mer.

L'homme qui, jusqu'à ce moment, avait rempli les fonctions de capitaine, quitta la dunette sur laquelle il s'était tenu jusqu'alors.